CONFÉRENCE INAUGURALE SUR LE THÈME

« **Regards croisés sur les figures du feu »**

LE DEHORS ET LE DEDANS DU FEU

Pr. Louis OBOU, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan-Cocody.

Il n'est guère de contribution qui ne se soit fait obligation, dans la vue qui est la nôtre, d'un hommage préliminaire à Gaston Bachelard. Lorsqu'en 1949, il publie *La psychanalyse du feu*, il pose un regard nouveau sur les images du « feu », le feu en tant que l'un des facteurs d'images le plus dialectisé, sujet et objet à la fois. Il note que « Parmi tous les phénomènes, il (le feu) est vraiment le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal » (1949 :23), de surcroît « il est bien-être et il est respect ». (Idem : 24). Le feu a donc un caractère à la fois interpellatoire et ambigüe.

Pour Baudelaire, écrit A.-M. SCHMIDT dans *Littérature symboliste*, « tout ce qui est offert à la prise de nos sens…est un Symbole, c'est-à-dire une figure plus ou moins abstraite, capable d'amener l'homme à comprendre une idée, qu'elle indique, présente, déguise, dissimule à la fois » (1966 : 8). Cette idée peut s'appliquer au feu, mais avec quelques réserves. En effet, au-delà du symbole pur, le feu épouse les dimensions d'un univers. Cela ne relève pas nécessairement de l'« abstrait », mais aussi du « concret ».

Le feu est devenu, plus qu'hier, un terme médiatisé, hyperidiolectale, surinvesti par la glose savante et par conséquent ce n'est plus le même, ou bien si c'est encore le même, sous quelle (s) forme (s) le trouvons-nous ? Éclaté, pluriel vivant, en mutation perpétuelle, le feu brouille ses propres codes, dilate ses définitions. Comment appréhender les effets-sens des images du feu ? Ainsi analyser « le dehors du dehors » du feu, le phénoménal-visible du feu, avec « le dedans du dedans », c'est-à-dire le langage et la signification, permettra de recadrer la lisibilité du feu. Nous vous invitons donc à une réflexion sur « **Le dehors et le dedans du feu** »

I. Le phénoménal-visible du feu : quel sens ?

Qu'est-ce que le feu ? est une question qui ne se pose guère, sinon en termes de physiologie. Le feu est évident. On ne parle pas de l'évidence : elle se suffit. Procéder à une

exemption du sens serait, à en croire Barthes, « le cacher ou l'inverser, mais jamais l'absenter » (2007 :85).

Nous considérons ici la signification, l'ordre sémantique du feu. Il n'y a pas de sens propre, ou plutôt que le sens propre est en gésine continuelle, accueillant les emplois figurés, c'est-à-dire l'expansion du sens figurant d'un contexte textuel ou d'un contexte chosique par l'imagination. Le sens est vivacité et non pas fixation.

À ce point de notre réflexion, nous pouvons décrire le feu ou plutôt décrire ses effets, mais il reste intacte, c'est-à-dire non-touché. Dans sa forme-sens, le feu fait trois choses : il fait parler, il fait écrire et il fait problème.

Première remarque : le feu ne parle pas, mais il fait parler. En dépit de son mutisme, il entretient un rapport privilégié avec celui qui y touche, le frôle sans vouloir l'épouser complètement ni sans pouvoir s'en détacher non plus. Le feu est socialement stéréotypé. Lorsqu'il se déclenche, il apporte toute une épaisseur qui en ouvre la signification. C'est à la jonction, lieu crucial, de sa forme et de sa valeur que s'élabore le « Message » du feu qui fait parler.

C'est justement ce Message codé qui décentre et fait parler, fait dire quelque chose. Car il s'opère, pour utiliser une métaphore optique, une biréfringence, double réfraction de la forme du feu sur sa valeur et de la valeur sur la forme. Quand le feu se fait le feu cernant, il n'a pas la même valeur que le feu traînant ou feu craché selon qu'il paraisse naturel ou artificiel. L'un décentre le langage, car l'on est dans « le dedans du feu » ; l'autre, qui est dans « le dehors » du feu, est un braconnage des stéréotypes du « langage du feu » suggérés ou subtilisés.

Le rapport feu-scriptibilité est une autre remarque, une dimension de l'approche holistique du phénomène. Le feu fait écrire. En effet, sous le « feu » de l'inspiration, la machinerie de l'imaginaire est déclenchée chez l'individu, écrivain ou écrivant. Mais l'intensification du court-circuitage linguistique de l' « effet-feu » peut conduire le même individu à l'explosion finale de l'image du feu et du sens pour rendre compte du bouleversement psychique. L'individu auteur met « sous » le style et « dans » la langue, les craquelures orchestrées par le phénoménal-visible du feu. Par exemple, lire une œuvre poétique comme *Idanre and Other Poems* (1967) de Soyinka, équivaut à plonger dans la larve d'un volcan et contempler la descente d'Ogoun

maniant le feu avec infiniment de subtilité, de grâce et de cocasserie. Le feu qui accompagne Ogoun est le mystère de la tragédie et de la cruauté pure.

Quant à la troisième remarque, c'est que le feu dé-situe et fait problème. Il y a comme un effet d'accoutumance qui est remis en question. Peut-être pas pour tous ; cependant, les effets ponctuels du feu ne cessent de fasciner. Il en est ainsi dans la réflexion poétologique bantou rapporté et traduit par Senghor:

> Feu que les hommes regardent dans la nuit, dans la nuit profonde,
> Feu qui brûles et ne chauffes pas, qui brilles et ne brûles pas,
> Feu qui vole sans corps, sans cœur, qui ne cannais case
> ni foyer,
> Feu transparent des palmes, un homme sans peur t'invoque.
> Feu des sorciers, ton père est où ? Ta mère est où ? Qui
> t'a nourri ?
> Tu es ton père, tu es ta mère, tu passes et ne laisses traces.
> Le bois sec ne t'engendre, tu n'as pas les cendres pour filles,
> tu meurs et ne meurs pas (…)
> Écoute ma voix : un homme sans peur t'invoque.

Ce poème en coq-à-l'âne, nous révèle une autre facette du feu. Il est, à y regarder de près, à double tranchant : « Feu qui brûles et ne chauffes pas ». Ce n'est plus le type de feu qui nous est familier, si indispensable dans notre vie quotidienne. Il ne s'agit pas ici d'une vulgaire personnification. Ce feu se situe dans un monde au seuil de l'invisible, avec un coefficient de densité mystique qui échappe au sens commun, que l'esprit fin ne sait plus saisir, car le feu est « sans corps, sans cœur », il « meurt et ne meurt pas ».

Loin de cultiver l'hermétisme des initiés du feu, il y a en lui (le feu) quelque chose de sacré. Ce feu est accessible par la vertu de quelque appel métaphysique, par le jeu combinatoire qui s'ouvre dans cet espace- seuil, espace du contact.

En littérature les récits où se rencontre le feu peuvent se lire de bien des manières : on peut séparer ceux où le sens du feu est transparent, ou moins assez clair, de ceux où ce sens se trouve ensemencer, détourner ou déplacer. Le « ça parle » du feu s'empare du lecteur. Le feu devient jeu de langage.

Dans le premier cas, les personnages disposent de deux type d'énergie, celle qu'ils manient (énergie métabolique) et celle qu'ils manipulent (celle qu'ils puisent de l'extérieur). C'est le cas dans *Chirundu* (1980) de Ezekiel Mphahlele où Tirenje l'épouse frustrée d'avoir été trompée par son époux, Chirundu (personnage éponyme), recourt au feu comme alternative à son énergie personnelle (énergie métabolique), qu'elle a longtemps mise sous contrôle, pour détruire son domicile. Elle se libère ainsi de l'oppression du non-sens de sa vie de femme au foyer et du manque d'un mieux-être. La libération par le feu est obligatoire, car il n'y a pas de moyen terme entre l'inconscience et l'éveil.

Dans le second cas, à l'inverse, on met l'accent sur le fait que le feu possède un langage qui lui est propre. Dans ce second type de récit, le feu cesse donc d'être un instrument nécessaire à la fiction et au déroulement de l'intrigue pour acquérir sa pleine valeur de langage. Par exemple, le langage du feu dans *Burning Grass* (1962) de Cyprien Ekwensi est instructif :

- « Des bouffées de chaleur montaient de la terre et s'élançaient vers le ciel d'un bleu intense qui blessait les yeux » (C.Ekwensy 1962 : 10)
- « Les rayons verticaux du soleil tremblaient et créaient des images » (Ekwensy : 31)

le feu, la chaleur désignent tour à tour l'agressivité du climat, la destruction des biens privés, par le feu-de-sanction et la purification par le feu sacrificiel des lieux affectés par la mort afin de sceller la victoire sur la défaite. Dans cette communauté des *fulani* nous observons ce que Bachelard appelle « feu vécu » et « homme devenu feu vivant ». Le sens du feu qui est déjoué, sans être dénie transparaît dans l'« imaginaire sociodiscursif ».

II. Le feu dans « l'imaginaire sociodiscursif »

Nous empruntons l'expression « l'imaginaire sociodiscursif » à Chiraudeau (2007), pour lire les mythes du feu aujourd'hui. Chiraudeau pose que :

> Les imaginaires sont engendrés par les discours qui circulent dans les groupes sociaux, s'organisant en systèmes de pensöe cohérente créateurs de valeurs, jouant le rôle de justification de l'action sociale et se déposant dans la mémoire collective (Chiraudeau : 85).

Les représentations collectives qui circulent dans l'imaginaire sociodiscursif ont souvent une valeur d'évidence et force d'universalité sur une doxa : un ensemble d'opinions, de croyances, de représentations propres à une communauté. Lire le feu aujourd'hui signifie un parcours et un rassemblement, selon le sens latin de *legere* (cueillie, recueillir) dont le verbe français est issu. Il concerne désormais un rassemblement d'images et non de mots. Comprendre

(à prendre ensemble) les multiples formes nouvelles du feu, c'est entrer de plain-pied dans le feu-mythe d'aujourd'hui. Or nous avions dit plus haut que le feu est évident. Comprendre le feu serait donc une véritable reconstruction du déjà construit.

La notion de mythe, pris dans le sens traditionnel du mot, a un rapport avec les fausses évidences. Le feu devient une énergie de rattrapage : le premier mythe est celui des feux d'artifice qui donnent du tintouin, de rimbobo de paroles dont l'objectif est de marquer les grandes cérémonies telles que le nouvel an, les carnavals, etc. En effet, comment imaginer par exemple une bonne marche de la société sans un minimum d'hypocrisie, de dissimilation, de camouflage des passions, de frustrations, de contradictions? La fête du feu moderne ou un devenir photographique du feu. « Que c'est beau ! », « Regarde ces couleurs ! », s'exclame l'observateur ou le regardant. Le feu fait désormais partie d'un dispositif de renversement des images du feu.

Le second mythe aujourd'hui est les boissons énergétiques ou l'énergie métabolique globale: *CODDIS Energy*, *4X Energy*, *Red Bull*, *Ca C1000 Sandoz*, etc. Le consommateur ressent durement la distance entre l'énergie, la force, qu'il a et ce qu'il serait mieux d'avoir et se prête à une excitation, en vue de la consommation. Il est enlacé par la logique du « toujours mieux », comme élément structurant de l'action. Le politique, les brasseurs, les vendeurs jouent sur le chaud et le froid, le centre et les extrêmes pour capter les clients ou victimes.

Les boissons énergétiques réchauffent l'être au creux de la poitrine et de l'estomac. En effet, en examinant les mœurs, il apparaît nettement qu'on se brûle au jeu de la vérité. À vouloir mettre du feu dans le sein des individus, l'on finit par s'anéantir. Peut-être nous rétorquera-t-on de faire de giries, d'où la nécessité de penser à une redéfinition du concept feu et en même temps que les règles du jeu social.

III. Le feu et la reconstruction conviviale

Pour Ivan Illich, « conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil » (1973 :13) ; mais il confère au qualificatif une acception nouvelle, à savoir « c'est l'outil qui est convivial et non l'homme ». Dans cette perspective, le feu en tant que outil est à la fois fortement contraint et pleinement compatible avec la notion d'agentivité et de responsabilité, dans le sens moral d'assurer er d'accepter les conséquences.

Pour mieux faire comprendre les fonctions sociales du feu nous utiliserons l'image du feu des Maltais (Actes 27 : 23-25). Le contexte est le voyage de Paul pour comparaître devant César

à Rome et son naufrage au large de l'île de Malte. Cette île se trouve à environ 96 Km au Nord de la Sicile.

L'équipage et les passagers se sont débattus dans la mer pour atteindre le rivage. Les habitants de l'île ont fait preuve de bienveillance envers les naufragés : une marque de compassion humaine et d'hospitalité. Ils firent un grand feu à leur intention (car les naufragés étaient trempés et sous la pluie).

Dans cette histoire, il y a deux éléments importants : le froid et le Feu. Face à l'épreuve du froid signe de mort, d'immobilisation, le maintien du feu pour Paul (le prisonnier) et les autres voyageurs (soldats et autres passagers) était indispensable. Autour du feu, aucune catégorie sociale n'est exclue, aucune discrimination n'est faite, ni d'âge, ni de genre, concurrence et la compétition sont absentes. Ainsi les barrières entre les individus sont réduites et il se crée une solidarité, une convivialité qui engobe la joie, l'estrapadiez, l'amitié, voire une identité symbolique. Le poème de Jean-François Brierre rapporté dans la revue *Nouvelles du Sud* (1986) fait l'écho à cet aspect convivial et captieux du feu :

> Mes Amis,
> Nous venons de tous les horizons
> du monde
> inspirés, malades, heureux et triste
> et parfois désespérés,
> et un soir, dans cette société
> de couleurs et de culture
> on boit sous le signe immémorial
> du silex,
> de la découverte du feu,
> du feu sacré,
> au temps où la création
> avait des couleurs d'arc-en-ciel
> où la verdure, toute la verdure
> était un arbre de Noël
> avec les premières étoiles pour lampions
> et les nuages pour festons ce soir cheveux noirs ou cheveux de
> lins kora, balafons ou guitares
> je vis la création,
> limon illuminé du feu du silex,
> je me sens le premier homme (1992 :72)

Le « feu sacré » endigue les frustrations des masses et les transforme en une société conviviale. Ce feu rehausse l'interaction sociale, valorise les images de l'endogroupe et de l'exogroupe. Le « feu du silex » a ici un rapport avec les dieux enfouis dans la conscience de l'être et qui l'humanise; c'est un langage qui socialise. Dans les pensées africaines l'usage du feu dans des formules consacrées sert à exposer les idées, ces formules sont des maximes, des

métaphores, des devises ou des pensées philosophiques pour exprimer une vie culturelles non seulement authentique, mais progresse Juste quelques dictons et sagesse à travers la notion du feu tirös de l'ouvrages *Pensées africaines* (2004) de Titinga F.Pacere :

- Le balai
  Ne réclame pas
  Son dû
  Au **feu**
  Feu, réclamer, dette, balais, fragilité, droits
- L'enclume
  Est la fille du **feu**
  Enclume, famille, feu, fille, production, produit
- **Le feu**
  Qui consume le cœur
  Ne brûle pas
  A l'extérieur
  Brûler, cœur, consumer, extérieur, feu, Tristesse.
- Si le **feu**
  Consume la montagne,
  Les arbres s'habillent
  De noir
  Arbre, conséquence, consumé, feu, habiller, montagne, noir,
- Le langage de **feu**
  Ne se pétrit pas,
  Celui qui ose, recherche
  Le concours de l'eau
  Concours, danger, eau, feu, langue, oser, pétrir, rechercher, solution.
  (F.Pacere : 167,168, *sic*)

Nous avons là de beaux condensés de longues et mûres réflexions, des résultats d'expériences confirmées. L'aspect anonyme des proverbes, dictons et/ou maximes traduit leur insertion profonde au cœur de l'expérience et de la vie collective. En convoquant le feu dans ces énoncés, que parlent-ils ? Nous ne disons pas « que disent-ils ? ». L'essentiel est derrière le mot « feu » : une quête spirituelle, la recherche d'une vie plus large, d'une révélation plus grande, plus haute et plus profonde des êtres et des choses.

De ce qui précède, nous disons qu'il se crée donc un nouveau rapport au feu, le feu comporte un riche symbolisme : lumière rassurante, chaleur réconfortante, mais aussi flamme destructrice. Prendre le feu ou se donner au feu, anéantir ou s'anéantir, tel est le virement psychologique qui convertit toutes les valeurs du feu.

Cette contribution se veut un travail de mise à plat et à distancée sur le thème, « **Regards croisés sur les figures du feu ».** Nous nous sommes réunis, recrées. Notre passion commune dans son intensité et dans la fréquence de ses excès saura-t-elle convertir notre perception du feu ? Le feu. Quel phénomène !

BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Paris Galimard, 1949
- Bierre , Jean-François : « Mes Amis », in *Nouvelles du Sud*, Numéro Février-Mars-Avril, Silex Editions,1989, p.73.
- Chiraudeau P. et Maingueneau Dominique, *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène,* Paris, LHarmattan 2007
- Ekwensi, Cyprien, *Burning Grass*, London, Heinemann, 1962
- Illich, Ivan, *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973
- Mphahlele, Es'kia, *Chirundu,* london, Nelson, 1980.
- Pacere, Frédéric Titinga, *Pensées africaines- proverbes, dictons et sagesse des Anciens,* Paris L'Harmattan, 2004.
- Soyinka, Wole, *Idanre and Other Poems*, London, Methuen,1967